



## Penser avec le langage

François Recanati

► **To cite this version:**

François Recanati. Penser avec le langage. J.-N. Robert. Langue et Science, Langage et Pensée, Collège de France/Éditions Odile Jacob, pp.147-164, A paraître, Colloque de rentrée du Collège de France. hal-02932399

**HAL Id: hal-02932399**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02932399>**

Submitted on 7 Sep 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Penser avec le langage

François Recanati  
Collège de France

In J.-N. Robert (ed.)  
*Langue et Science, Langage et Pensée*  
Collège de France/Editions Odile Jacob, 2020  
p. 147-164

### 1. La pensée réfléchie

L'idée qu'on pense avec le langage, que le langage sert à penser, a été exprimée souvent, et depuis fort longtemps. Par exemple, Avicenne écrit que

La raison ne peut pas composer les pensées sans les accompagner de mots... La cogitation est comme un dialogue entre l'homme lui-même et ce qu'il pense, au moyen de mots imaginés. (Avicenne 2018 : 137)

Pris au pied de la lettre, ce passage suggère une thèse radicale : la pensée n'est possible qu'avec le secours de la parole, une parole éventuellement subvocale et intériorisée (les « mots imaginés » dont parle Avicenne). Cette thèse radicale est parfois attribuée au psychologue russe Vygotski.<sup>1</sup> Mais, selon Claude Panaccio, ce n'est pas une thèse radicale de ce genre que défendait Avicenne :

Ni les concepts ni les jugements ne se laissent réduire, pour Avicenne, à ces images verbales qui n'en sont que les doubles, requises, sans doute, parce que l'esprit humain ne se meut pas avec suffisamment d'aisance parmi les intelligibles purs. Le lieu premier, le lieu par excellence de la composition logique et de la délibération reste l'intelligence, spéculative ou pratique ... Mais en mimant d'une façon plus accessible aux sens les rapports logiques qui se tissent dans l'intelligence, le langage joue, en pratique sinon en principe, un rôle d'auxiliaire indispensable pour la réflexion discursive de l'âme incarnée. (Panaccio 1999 : 144)

Beaucoup d'auteurs ont dit des choses analogues : sans être essentielle à la pensée, qu'elle présuppose (pour autant que la parole est l'expression de la pensée), la parole joue néanmoins un rôle d'auxiliaire ou d'instrument, un rôle important et peut-être même indispensable, comme le dit Panaccio. Mais quel rôle au juste ? *En quoi* la formulation linguistique, ouverte ou silencieuse, sert-elle la pensée ? Que lui apporte-t-elle exactement ?

Dans un texte de jeunesse sur la justification scientifique de l'idéographie (Frege 1882), Frege apporte une réponse à cette question. Il commence par souligner la *fugacité* de

---

<sup>1</sup> Selon Vygotski, « en se transformant en langage, la pensée se réorganise et se modifie. Elle ne s'exprime pas mais se réalise dans le mot » (Vygotski 1934/1997 : 431). Voir aussi Merleau-Ponty (1945 : 213) : « L'opération expressive réalise ou effectue la signification et ne se borne pas à la traduire... La pensée n'a rien d'« intérieur », elle n'existe pas hors du monde et hors des mots ». Une version de la thèse radicale est défendue de nos jours par Peter Carruthers (voir Carruthers 1996).

la pensée, qui échappe à l'attention consciente parce que celle-ci se porte principalement sur le sensible.<sup>2</sup> Les impressions des sens, dit Frege, sont ce qui commande notre attention. Elles ne manquent pas d'évoquer un cortège d'idées associées ou de souvenirs et de susciter des pensées, mais ces idées, ces souvenirs et ces pensées cèdent automatiquement le pas aux nouvelles impressions des sens qui surgissent et commandent à leur tour l'attention. Ce sont donc les impressions des sens qui déterminent le cours de nos pensées, pour nous comme pour les autres animaux, le seul contrôle qui nous soit donné étant indirect : comme les animaux, nous pouvons, en agissant, manipuler le monde extérieur et les impressions sensibles qu'il occasionne en nous. Or c'est une manipulation de ce type que permet, à grande échelle, la parole. En effet, l'expression linguistique rend la pensée accessible aux sens, elle lui donne une forme sensible, et ce faisant *elle permet à l'attention consciente de se porter sur elle*. Les conséquences de ce fait sont considérables, selon Frege :

En produisant le symbole d'une idée qu'une perception aura évoquée, nous créons un nouveau centre d'attention autour duquel gravitera un nouveau cortège d'idées associées ; nous pouvons alors sélectionner une d'entre elles et en produire le symbole. De cette façon nous pénétrons petit à petit dans le monde intérieur de la pensée, et nous y circulons librement, en utilisant le monde du sensible pour nous libérer du sensible. Les symboles ont ainsi la même importance pour la pensée qu'a eue pour la navigation à voile la découverte de la possibilité d'utiliser le vent pour lutter contre le vent. (Frege 1882/1972 : 83-84)

L'usage des symboles, ainsi, nous libère de *l'hic et nunc* qui enchaîne la pensée animale à la perception sensible. Mais il y a plus. L'attention portée à la pensée elle-même est ce qui permet la *réflexion*, c'est-à-dire le contrôle critique de la pensée par elle-même. La pensée réfléchie, c'est ce que le philosophe Andy Clark appelle la « dynamique cognitive de second ordre », c'est-à-dire un ensemble d'aptitudes impliquant l'auto-évaluation et l'auto-critique, traits caractéristiques de la rationalité humaine (Changeux et Connes 1989). Comme l'écrit Clark,

La formulation linguistique rend des pensées complexes accessibles aux processus d'attention mentale, ce qui permet de les soumettre à une variété d'autres opérations. Cela nous permet, par exemple, d'isoler différents éléments d'une pensée complexe afin de les examiner tour à tour ; de « stabiliser » des idées très abstraites en mémoire de travail ; et d'inspecter et de critiquer notre propre raisonnement. (Clark 1998 : 178)

C'est de la pensée réfléchie ainsi caractérisée que parle Locke lorsque (avec l'approbation de Leibniz)<sup>3</sup> il soutient que « La plupart des hommes, sinon tous, se servent de mots au lieu d'idées, lorsqu'ils méditent et raisonnent en eux-mêmes, du moins lorsque le sujet de leur méditation renferme des idées complexes » (Locke 1690, livre IV, ch. 5, §4).

---

<sup>2</sup> L'idée que la conscience se porte sur le sensible a été développée de nos jours par Ray Jackendoff. Voir en particulier *Consciousness and the Computational Mind* (Jackendoff 1996).

<sup>3</sup> Le langage, dit Leibniz, « sert à l'homme à raisonner à part soi, tant par le moyen que les mots lui donnent de se souvenir de pensées abstraites, que par l'utilité qu'on trouve en raisonnant à se servir de caractères et de pensées sourdes ; car il faudrait trop de temps, s'il fallait tout expliquer et toujours substituer les définitions à la place des termes » (Leibniz 1765 : 233).

Dans le même sens, Darwin dit que « l'on ne peut pas plus poursuivre une pensée prolongée et complexe sans l'aide des mots, parlés ou non, qu'on ne peut faire un long calcul sans l'emploi des chiffres ou de l'algèbre » (Darwin 1881 : 93). C'est aussi de la pensée réfléchie, ou de la pensée comme activité consciente, que parle Frege quand il évoque, cette fois dans un de ses tout derniers écrits, « le lien étroit de l'activité de pensée avec le langage et, à travers lui, avec le monde des sens » (Frege 1924-25/1979 : 269). Dans cet écrit, postérieur de près d'un demi-siècle à celui que je commentais plus haut, Frege fait l'hypothèse que notre pensée consciente est, à l'origine, une parole intériorisée et prononcée en imagination. Il ajoute qu'on peut aussi penser avec des signes mathématiques, mais précise que ce type de pensée est non moins irréductiblement liée au sensible que la pensée linguistique. Le lien nécessaire au sensible qui se manifeste de ces diverses façons ne tient pas à la nature de la pensée, dit-il, mais à notre propre nature, qui fait que nous ne pouvons être conscients que du sensible. La pensée, elle, est abstraite par essence et indépendante du sensible, indépendante par conséquent de l'expression linguistique, qui ne fait que la refléter et l'incarner.

Tout ce dont je viens de parler a trait à ce que le philosophe du langage David Kaplan appelle « la *manipulation* des pensées », qui requiert l'attention consciente et que le langage facilite, voire rend possible (Kaplan 1989 : 599n).<sup>4</sup> Mais à côté de cela il y a un rôle non moins fondamental que joue le langage relativement à la pensée, et qui nous ramène à la position plus radicale que j'évoquais au début (celle qui assigne au langage un rôle constitutif et non pas seulement instrumental): le langage, dit Kaplan, « élargit l'horizon du pensable » en rendant appréhendables des pensées qui, sans le langage, ne le seraient pas. Dans cette perspective le langage fait *plus* que refléter la pensée et l'incarner. Comme Vygotski, Kaplan rejette l'idée que « tout ce qui peut être exprimé au moyen du langage était déjà, prélinguistiquement, un objet de pensée possible » (Kaplan 1989 : 599). C'est cette idée de Kaplan que je souhaite présenter et discuter dans la suite de cette communication, en évoquant un mode de pensée très différent de la pensée réfléchie dont j'ai parlé dans cette introduction.

## 2. La pensée verbale

Souvent un concept nous manque. Nous ne savons pas ce que c'est qu'un quark, par exemple. Sans savoir ce dont il s'agit, nous pouvons cependant en avoir entendu parler, et c'est en ce sens que le concept nous manque : nous avons le *mot*, « quark », mais pas le concept qui va avec et que le mot est censé exprimer.

Etant donné que le concept nous manque, toute pensée que nous tenterions d'exprimer en employant le mot serait une pensée que nous-même, qui l'articulons, ne sommes pas en mesure d'appréhender, ou seulement de façon lacunaire. Cela tient au fait qu'une pensée a une structure et des constituants – les concepts. Si un des concepts dont est composée la pensée manque, la pensée est incomplète. Dans ce type de situation, nous pouvons quand même, grâce au langage, *communiquer* la pensée en question à d'autres qui sont dans une meilleure condition épistémique que nous. A défaut du concept, en effet, nous possédons le mot, et ce qui compte pour la communication, c'est le mot qui en est le véhicule.

---

<sup>4</sup> « Le langage », dit Kaplan dans le passage en question, « rend plus facile, et même peut-être rend possible, de *raisonner* avec des pensées très complexes. »

Prenons un exemple plus simple que les quarks. J'entends quelqu'un dire que « Marcel viendra vers 15h ». je ne sais pas qui est Marcel, mais le fait d'avoir entendu cela me permet d'intervenir lorsque, un peu plus tard, j'entends quelqu'un d'autre poser une question à son sujet. Je suis alors en mesure d'apprendre à cette personne qu' « il » — Marcel — viendra vers 15h (à ce qu'il paraît). La pensée que j'exprime ainsi, que Marcel viendra vers 15h, est appréhendable par mon interlocuteur, qui sait qui est Marcel. Mais moi qui l'exprime, je ne sais pas quelle pensée j'exprime. Cela ne m'empêche pas de la communiquer, car à défaut du concept, je possède le mot, qui évoquera dans l'esprit de mes interlocuteurs le concept qui à moi me fait défaut.

Il y a des études qui estiment le nombre de mots que possèdent les locuteurs du français (ou les locuteurs de telle ou telle catégorie) ; ces études distinguent généralement le nombre de mots connus (c'est-à-dire reconnaissables) du nombre de mots effectivement employés. Il y a en effet des mots qu'on n'emploie pas parce qu'on ne les comprend pas, mais que l'on connaît et dont on sait qu'ils existent. Or ces mots, que l'on connaît sans les comprendre, il arrive *aussi* qu'on les emploie. Parmi les intellectuels, remarquait déjà Locke,<sup>5</sup> certains tiennent des discours entiers sans savoir de quoi ils parlent et sans comprendre ce qu'ils disent. Locke dit que c'est une habitude acquise au berceau ; comme, petits, on apprend les mots avant de savoir ce qu'ils veulent dire, on continue à faire cela plus ou moins toute la vie :

Comme il est facile aux hommes d'apprendre et de retenir des mots, et qu'ils ont été accoutumés à cela dès le berceau avant qu'ils connussent ou qu'ils eussent formé les idées complexes auxquelles les mots sont attachés..., ils continuent ordinairement d'en user de même pendant toute leur vie : de sorte que sans prendre la peine de fixer dans leur esprit des idées déterminées, ils se servent des mots avec les notions vagues et confuses qu'ils ont dans l'esprit, se contentant d'employer les mêmes mots que les autres, comme si le son même de ces mots devait nécessairement véhiculer le même sens [que pour les autres]. (Locke 1690, livre III, ch. 10, §4)

Les intellectuels dont parle Locke (ou ceux, plus près de nous, dont parlent Sokal et Bricmont)<sup>6</sup> n'ont pas conscience de ne pas savoir ce qu'ils disent. Le cas est donc assez différent du cas de « Marcel ». La non-maîtrise d'un concept peut être consciente ou non, assumée ou non. Elle peut aussi être plus ou moins radicale. On peut tout ignorer des quarks, hormis leur nom, ou avoir quelques notions, insuffisantes toutefois pour déterminer ce dont il s'agit. D'une façon générale, les sujets qui emploient un mot sans maîtriser le concept exprimé par ce mot peuvent avoir une idée plus ou moins vague de ce dont ils parlent. Le plus ou moins ici indique un *continuum*, et ce *continuum* en appelle immédiatement un autre, qui met à mal la dichotomie que j'ai acceptée jusqu'à présent : la dichotomie entre la maîtrise du concept et sa non-maîtrise de la part de ceux qui possèdent le mot.

On comprend *plus ou moins* une notion, comme celle de quark. Locke lui-même attribue au malcomprenant des notions « vagues et confuses », ce qui n'est pas tout à fait la même chose que pas de notion du tout. L'écolier qui aborde un nouveau domaine commence par ne pas comprendre, et dans son emploi des mots commence, tout comme

---

<sup>5</sup> Locke 1690, livre III, ch. 10, §4.

<sup>6</sup> Je fais ici référence au pamphlet bien connu de A. Sokal et J. Bricmont, *impostures intellectuelles* (Sokal et Bricmont 1997).

l'enfant apprenant le langage, par imiter ceux qui savent en parlant comme eux. Mais petit à petit l'écolier finit par maîtriser (plus ou moins, à nouveau) les notions dont il est question. Le point important est qu'il n'y a pas de véritable solution de continuité entre la maîtrise et la non-maîtrise du concept. Le même *continuum* interne à l'état de non-maîtrise du concept (le plus ou moins dont je parlais plus haut) s'étend de façon à englober la maîtrise, elle aussi relative et partielle, du concept en question.

Cette conclusion oblige à reconsidérer l'idée que lorsqu'on emploie des mots qu'on ne comprend pas, ou qu'on ne comprend pas vraiment, ou qu'on comprend mal, on parle mais on ne pense pas, faute d'être capable d'appréhender la pensée que l'on exprime. C'est une idée sur laquelle Locke a beaucoup insisté :

Quiconque retient les mots d'une langue sans les appliquer à des idées distinctes qu'il a dans l'esprit, ne fait autre chose, toutes les fois qu'il emploie ces mots dans le discours, que prononcer *des sons qui ne signifient rien*. Et quelque savant qu'il paraisse par l'usage de ces mots difficiles ou scientifiques, il n'en est pas plus avancé dans la connaissance des choses que celui qui n'aurait dans sa bibliothèque que les couvertures des livres avec leurs titres, sans posséder leur contenu. De tels mots, quoique placés dans le discours selon les règles les plus exactes de la grammaire, ... ne sont en effet *rien de plus que de simples sons*. (Locke 1690, livre III, ch. 10, §26 ; souligné par moi)

Mais s'il y a le *continuum* que j'ai dit, mieux vaut éviter une dichotomie aussi tranchée entre les cas où la parole est accompagnée de pensée et les cas où elle ne l'est pas. En lieu et place de cette dichotomie, il faut reconnaître que celui à qui le concept manque, mais qui possède le mot, n'est pas tout à fait démuné et arrive non seulement à communiquer mais *aussi* à penser, dans une certaine mesure, grâce au mot. En d'autres termes, les mots peuvent tenir lieu de concepts. Certes, il ne s'agit pas d'abolir ou de minimiser la différence entre les situations de maîtrise conceptuelle et les situations de non-maîtrise, entre ce qu'on pourrait appeler pensée pleine et pensée verbale. Il faut simplement reconnaître une forme de pensée spécifique, parasitaire par rapport au langage, qui est ce que je désigne sous le nom de *pensée verbale*.

### 3. La pensée verbale et le subjectivisme

Locke accepte manifestement ce que David Kaplan appelle une sémantique « subjectiviste », selon laquelle les mots, dans un emploi donné, possèdent pour tout sens celui que leur assigne l'utilisateur individuel du mot.<sup>7</sup> A défaut d'idée dans l'esprit de l'utilisateur, donc, le mot ne signifie rien. Mais Kaplan rejette explicitement une telle sémantique, au profit d'une sémantique qu'il nomme « consumériste », où les mots véhiculent leur sens de façon autonome. Ces sens véhiculés de façon autonome, nous en héritons à travers notre

---

<sup>7</sup> « Les mots ne signifient autre chose, dans leur première et immédiate signification, que les idées qui sont dans l'esprit de celui qui s'en sert. (...) Un homme ne peut pas faire que ses mots soient signes, ou des qualités qui sont dans les choses, ou des conceptions qui se trouvent dans l'esprit d'une autre personne, s'il n'a lui-même aucune idée de ces qualités et de ces conceptions » (Locke 1690, livre III, ch. 2, §2). Leibniz résume ainsi la position de Locke : « Lorsqu'un homme parle à un autre, c'est de ses propres idées qu'il veut donner des signes, les mots ne pouvant pas être appliqués par lui à des choses qu'il ne connaît point » (Leibniz 1765 : 243).

participation à la communauté linguistique, quelque ignorants que nous soyons à titre individuel :

Nous pouvons former des pensées sur les choses du monde non seulement à travers le résidu mental de ce dont nous faisons personnellement l'expérience, mais également par procuration, à travers les ressources symboliques qui nous sont transmises par le langage. Ce sont ces dernières qui nous donnent l'avantage sur les animaux non-linguistiques. Etant daltonien, mon chien ne peut pas former la pensée que je porte une chemise rouge. Mais mon collègue daltonien peut former cette pensée, et même la pensée qu'Aristote portait une chemise rouge. (Kaplan 1989 : 603-4)

Kaplan ne fait ici (dit-il) que tirer les conséquences des théories contemporaines de la référence, selon lesquelles la référence d'un nom propre, par exemple, est déterminée par la chaîne causale qui lie l'emploi présent du nom à ses emplois passés, et qui remonte à travers eux à l'individu qui a reçu initialement le nom. Le référent est l'individu qui se trouve à l'autre bout de la chaîne causale, et pas l'individu qui satisfait la conception que se fait du référent l'utilisateur du nom. En d'autres termes, pour parler comme Hilary Putnam qui, avec Saul Kripke et quelques autres, a contribué à promouvoir et à généraliser cette idée,<sup>8</sup> ce qui détermine la référence n'est pas ce qu'il y a « dans la tête » des utilisateurs. Ainsi je peux réussir à faire référence à Aristote même si je n'ai d'Aristote qu'une conception vague et confuse, pour parler comme Locke. Ce qui compte c'est que j'ai reçu ce nom, « Aristote », d'une communauté linguistique étendue dans le temps, et pour qui ce nom est le nom d'un individu particulier. Mon ignorance de cet individu ne m'empêche pas de m'y rapporter en pensée, grâce au nom propre hérité de la communauté linguistique. Ce nom propre hérité suffit pour me relier, à travers la communauté linguistique et les témoignages transmis de génération en génération, à cet individu à l'autre bout de la chaîne. La situation est, finalement, analogue à celle de « Marcel », puisque dans ce dernier cas le nom intercepté au vol me relie, par l'intermédiaire du témoignage de ceux que j'écoute parler de Marcel, à l'individu dont ils parlent. Je ne le connais pas, certes, mais j'en entends parler et de ce seul fait me trouve mis en relation avec lui. Aristote est peut-être un peu trop connu pour que la comparaison avec Marcel soit probante, mais remplaçons Aristote par Anaximandre ou Anaximène. Le sujet qui ne sait, d'Anaximandre ou d'Anaximène, rien d'autre que c'est « un philosophe Grec de l'Antiquité », est dans une situation analogue à celle du locuteur transmettant une information entendue au vol concernant « Marcel ». Mais qui niera la possibilité pour un tel sujet de former des pensées concernant Anaximène ? Le sujet peut très bien se demander si Anaximène était présocratique, et s'interroger sur ses rapports avec Héraclite et Pythagore. Rien de tout cela ne serait possible sans le langage.

J'ai pris comme exemple les noms propres, selon une tradition bien établie en philosophie du langage, mais c'est à des fins de simplification ; la leçon peut être généralisée. Tyler Burge (2007) souligne l'étendue de ce que Putnam a nommé la *division sociale du travail linguistique* : la connaissance des idées exprimées par les mots, comme la connaissance des réalités qu'ils désignent, n'incombe pas également à tous les membres de la communauté linguistique. Il y a des experts pour cela. Mais pour autant que la communauté, de façon globale, associe aux mots un contenu déterminé, ce contenu devient

---

<sup>8</sup> Voir, en particulier, Putnam (1975) et Kripke (1980).

accessible par procuration à tous les membres de la communauté linguistique qui possèdent le mot. Comme l'écrit Leibniz en réponse à l'affirmation subjectiviste prêtée à Locke (« Lorsqu'un homme parle à un autre, c'est de ses propres idées qu'il veut donner des signes, les mots ne pouvant pas être appliqués par lui à des choses qu'il ne connaît point ») :

On n'est quelquefois que le truchement des pensées, ou le porteur de la parole d'autrui, comme serait une lettre ; et même on l'est plus souvent qu'on ne pense. (Leibniz 1765 : 244)

#### 4. Difficultés

Dans son rejet du subjectivisme, Kaplan oppose les représentations mentales privées d'un sujet particulier, correspondant (dans le cas de la pensée verbale) aux idées vagues et confuses dont parle Locke, et les représentations publiques, elles pourvues d'un contenu déterminé, que fournit le langage à ses consommateurs. Ces représentations publiques que sont les mots, Kaplan dit qu'elles jouent un rôle non seulement dans la communication (comme on a vu, le penseur verbal, grâce au mot, peut communiquer des pensées qu'il ne peut appréhender, faute de maîtriser le concept) mais *aussi* dans la pensée : la possession du mot donne au penseur verbal un accès au concept qui lui manque et lui permet donc d'appréhender, à travers les mots, la pensée que sans les mots il est incapable d'appréhender.

Je vois deux difficultés importantes à surmonter pour rendre cette conception viable. D'une part l'idée qu'on peut déployer *dans la pensée*, grâce aux mots, des concepts que l'on ne possède pas, ou seulement par procuration, reste fondamentalement mystérieuse. Comment est-ce que cela marche ? A défaut d'une réponse à cette question, on est en droit de préférer une conception plus traditionnelle selon laquelle *on ne peut déployer dans sa pensée que les concepts que l'on possède*, ce qui implique qu'on ne peut pas déployer dans sa pensée les concepts qui nous manquent, fussent-ils exprimés par les mots que nous connaissons et que nous employons. D'autre part, en faisant du concept exprimé par un mot une entité publique et stable, accessible à tous les membres de la communauté linguistique, la théorie suggère que, par exemple, le daltonien et le non-daltonien possèdent tous deux *le* concept de rouge, celui qu'exprime le mot « rouge ». Mais n'est-ce pas une erreur d'attribuer au daltonien le même concept de rouge qu'au non daltonien ?<sup>9</sup> Plus généralement, l'attribution d'un seul et même concept (celui qu'exprime le mot publiquement) aux différents membres de la communauté linguistique, malgré les différences de leurs situations épistémiques particulières, ne revient-elle pas à abolir ou minimiser la différence entre les situations de maîtrise conceptuelle et les situations de non-maîtrise ? Ne se prive-t-on pas ainsi des moyens de rendre compte de la pensée verbale et de ce qui la distingue de la pensée pleine ?

Les deux difficultés sont liées. Si du fait de la seconde, on abandonne l'idée que les concepts sont des entités supra-individuelles, non psychologiques et partagées par les membres de la communauté linguistique, alors on peut surmonter la première difficulté et dissiper le caractère mystérieux, voire miraculeux, du processus en vertu duquel le langage donnerait accès aux concepts que nous ne possédons pas.

---

<sup>9</sup> Selon Leibniz (1765 : 244), l'aveugle a un concept de rouge mais il est différent de celui du voyant.



Pour voir cela, reconsidérons la première difficulté. Si le consommateur peut, grâce au langage, appréhender la pensée qui lui serait inaccessible sans le langage, cela signifie que le langage lui fournit le concept qui lui manque. Mais si le langage le lui fournit, il ne lui manque plus ! On est ainsi conduit à une sorte de contradiction (le concept manque au penseur verbal, et il ne lui manque pas). Pour en sortir deux solutions se présentent. L'une, peu recommandable à mon avis, serait de concéder que (par exemple) le concept de quark ne fait pas *vraiment* défaut au penseur verbal, mais plutôt que ce concept lui *ferait* défaut s'il ne possédait pas le mot. La raison pour laquelle cette solution est peu recommandable, c'est qu'elle contredit les données du problème. Elle abolit la différence entre la pensée verbale et la pensée pleine, entre la maîtrise du concept et sa non-maîtrise. Maintenir cette différence, c'est reconnaître que celui qui ne sait pas ce que c'est qu'un quark ne maîtrise pas le concept de quark, malgré sa possession du mot.

La deuxième solution consiste à s'écarter un peu de Kaplan et à admettre sans ambiguïté qu'effectivement le penseur verbal ne possède *pas* le concept de quark ; ou plus précisément: il ne possède pas « le » concept de quark — celui qu'à travers ses experts la communauté linguistique associe au mot « quark ». Mais s'il ne possède pas ce concept, le penseur verbal possède cependant *un* concept de quark. Aussi vague et confus que soit le concept en question (contrairement à l'autre concept, celui des physiciens), il est un concept *de quark*, et se rapporte *aux quarks* : il permet de penser aux quarks *de la même façon que la possession du nom « Anaximène » et du concept verbal associé permet à l'ignorant de penser à Anaximène et de se demander, par exemple, s'il était bien pré-socratique*. En d'autres termes, c'est le lien référentiel entre le concept déficient et l'entité à laquelle il se rapporte (les quarks, ou Anaximène) que l'étiquetage linguistique permet d'établir. Sans l'étiquette linguistique, le concept vague et confus ne se rapporte à rien : il n'a pas de contenu déterminé, comme le souligne Locke. Mais l'étiquette linguistique apporte, à travers le mécanisme procuratoire dont parlent Putnam et Burge, l'ancrage référentiel qui permet au concept de se rapporter à quelque chose. Elle apporte cet ancrage grâce au lien qu'elle établit entre le penseur verbal et le référent, par l'entremise de la communauté linguistique.

La solution, donc, consiste à distinguer plusieurs concepts de quark, et à attribuer au penseur verbal non pas *le* concept de quark, qui serait publiquement disponible grâce au langage et pourrait être déployé en quelque sorte par procuration, mais *un* concept de quark très différent de ce dernier, un concept aussi vague et confus que l'on voudra. Ce concept minimal, organisé autour du mot, permet au penseur verbal de former une pensée, une pensée qu'il ne pourrait appréhender sans le langage puisque le concept en question dépend essentiellement du langage.

Dans cette perspective, on maintient l'idée qu'*on ne peut déployer dans sa pensée que les concepts que l'on possède*, et donc qu'on ne peut pas déployer dans sa pensée les concepts qui nous manquent. Mais cela n'empêche pas l'ignorant de penser aux quarks, c'est-à-dire de déployer dans sa pensée un concept de quark.

## 5. Retour au subjectivisme

Ruth Millikan soutient tout comme Kaplan que « la seule possession d'un mot peut suffire pour penser à son référent » (Millikan 2017 : 35). Mais rien n'est plus étranger à l'entreprise de Millikan que la croisade anti-subjectiviste de Kaplan. Pour Millikan, les constituants des pensées, les concepts, y compris le concept verbal qui intervient dans ce type de cas, sont

des représentations mentales propres à l'individu qui pense — des particuliers mentaux — et non des représentations partagées comme sont les concepts dans la conception supra-individualiste défendue par Kaplan dans le sillage de Frege (Millikan 2017 : 47). En tant que particuliers mentaux, les concepts ne sont pas partageables, selon Millikan. Différents sujets se représentent la couleur rouge, ou les quarks, ou Anaximène différemment, en fonction du type d'informations que leur pensée exploite et qui ancrent celle-ci dans la réalité à laquelle elle se rapporte. Ainsi un ami de Marcel reconnaît celui-ci à son visage, à son allure, à sa voix, à ses vêtements peut-être, et de mille autres façons, dans toutes sortes de conditions: de dos, de face, de côté, debout, assis, allongé, parlant ou criant, fâché ou content. Il le reconnaît aussi à son écriture, et à une myriade d'autres traits qui sont pour lui autant de signes de Marcel. Il reconnaît aussi que c'est de Marcel qu'il est question quand il entend quelqu'un prononcer ce nom, « Marcel », tout comme il détecte la présence de Marcel quand il voit sa voiture ou quand il entend ses pas dans la pièce d'à côté. Comme l'écrit Millikan, « le langage véhicule souvent de l'information naturelle de la même façon que les [autres] signes » (Millikan 2017 : 44). Chacun de ces signes, qu'il s'agisse du nom, de la forme du visage, de la démarche ou de la voiture, véhicule de l'information naturelle et est donc un indice au sens de Peirce. Le flot d'informations dont ces indices sont porteurs nourrit le concept tout en l'ancrant, comme je l'ai dit, dans la réalité à laquelle il se rapporte.

Les concepts ainsi entendus sont comme des dossiers mentaux, destinés à recueillir les informations sur le référent du concept (Recanati 2012, 2016). Ces dossiers sont fondés sur, et alimentés par, des dispositifs cognitifs de collecte d'information (que Millikan nomme « *unitracker* ») permettant de lier ensemble et d'exploiter une pluralité de signes considérés comme pointant tous dans la même direction et se rapportant tous au référent en question. Toutes les informations que l'ami de Marcel, appelons-le Simon, met dans son dossier mental « Marcel » sont ainsi obtenues en exploitant une variété de signes dont Simon ou son cerveau présume qu'ils se rapportent tous à un seul et même individu, Marcel. Cette présupposition de convergence des signes est réfutée si la collecte d'informations fondée sur elle donne des résultats contradictoires ; c'est donc la cohérence persistante du résultat (le contenu informationnel du dossier) qui justifie le maintien et le renforcement du dispositif, et du concept fondé sur lui. En d'autres termes, la cohérence du dossier d'informations est un gage de la correspondance effective entre ce dossier et une entité unique. La référence du concept (ce à quoi il se rapporte) est cette entité putative sur laquelle sont censés converger les signes enrôlés par l'*unitracker* dans la base informationnelle du concept.

Dans cette conception, les concepts – les constituants des pensées – sont des réalités psychologiques individuelles, avec d'importantes différences inter-individuelles. Ainsi, le concept de rouge déployé par le daltonien est significativement différent du concept ordinaire, celui qui exploite la capacité que nous avons de détecter les choses rouges par la vision. De même, le concept verbal déployé par la personne qui ignore tout de Marcel mais vient d'entendre son nom dans une conversation dont il n'est pas partie prenante, ce concept est très différent de celui que déploie Simon, l'ami de Marcel, lorsqu'il entend cette même conversation. Ce concept verbal est un concept rudimentaire fondé sur l'unique relation informationnelle qui est établie à travers le nom. Aussi rudimentaire qu'il soit, étant donné la pauvreté de sa base informationnelle, c'est bien un concept et le sujet peut penser à Marcel en le déployant. Le riche concept déployé par l'ami de Marcel exploite *aussi* la relation informationnelle médiatisée par le nom et par le témoignage des autres membres de la communauté linguistique, mais cette relation n'est qu'une goutte d'eau dans la mer

des relations informationnelles convergentes qu'exploite l'ami de Marcel. Pour parler comme Millikan, les signes de Marcel foisonnent pour son ami Simon, et ce nom, « Marcel », n'est qu'un signe parmi des centaines d'autres. La différence entre la pensée pleine et la pensée verbale correspond, pour une part importante, à cette différence de richesse dans le soubassement informationnel des concepts en jeu. Mais tout comme le penseur plein, le penseur verbal a la capacité de se rapporter mentalement à la référence du concept. Le lien entre le concept et le référent est établi par l'intermédiaire des relations informationnelles sur lesquelles le concept est fondé (pour autant qu'elles convergent), et, comme le souligne Kaplan après tant d'autres, la communication linguistique suffit à mettre le récepteur en rapport médiat avec ce dont on lui parle. De fait, lorsqu'on entend parler de quelque chose, on se trouve automatiquement en position de commencer à accumuler des informations concernant cette chose. On peut poser des questions (« Qui est Marcel ? »), et obtenir des réponses (Millikan 2017 : 35).

Pour résumer, Locke et Millikan sont tous deux subjectivistes, dans la classification de Kaplan : selon eux, les mots n'ont pour contenu que celui que véhiculent les concepts que leur associent leurs utilisateurs. La différence entre Locke et Millikan c'est que Millikan, contrairement à Locke, reconnaît que l'étiquette linguistique elle-même – le mot qu'on lui associe – est partie intégrante du concept, qu'elle enrichit en lui ajoutant les nouvelles connexions informationnelles qui lui permettent, quelque vague et confus qu'il soit par ailleurs, de se rapporter à quelque chose de défini et donc de véhiculer un contenu. « La compréhension d'un langage public », dit Millikan, « fournit l'équivalent d'une nouvelle modalité sensorielle » (Millikan 2004 : 225).<sup>10</sup> Cette thèse, que le langage, tout comme la perception, apporte quelque chose à la pensée elle-même et l'enrichit, au lieu de simplement habiller une pensée constituée en dehors de lui, est ce que partagent Kaplan et Millikan, par opposition à Locke.

Pour finir, et afin de ne pas donner l'impression d'avoir justifié par mon propos la charlatanerie et les impostures intellectuelles dont parlent Sokal et Bricmont, je voudrais mentionner un risque inhérent à la pensée verbale: le risque de la vacuité. Parce que la relation informationnelle qu'il exploite est médiatisée par la communauté linguistique, le penseur verbal s'en remet aux autres pour l'ancrage de ses concepts. (Marcel, pour lui, c'est celui que les autres appellent « Marcel ».) Si les autres font de même, aucun ancrage effectif n'est à espérer. La pensée verbale invoque tacitement l'autorité des autres membres de la communauté linguistique. Elle devient une pensée vide si les autorités qu'elle invoque, ceux à qui elle remet la responsabilité de l'ancrage conceptuel, sont eux-mêmes des penseurs verbaux. Comme le remarque à nouveau Locke, des sectes entières peuvent ainsi parler dans le vide, en circuit fermé. Ce risque n'existe pas pour la pensée pleine, qui jouit d'un ancrage plus direct à travers les relations informationnelles non médiatisées par la communauté linguistique.

---

<sup>10</sup> « La pluie ne fait pas le même bruit quand on l'entend tomber sur le toit, sur la terre, sur la neige, et sur l'eau, quand bien même on la perçoit directement en tant que pluie à travers ces différents media. Exactement de la même façon, la manifestation sonore de la pluie est différente quand le medium de transmission est la langue anglaise (« it is raining »), et encore différente quand c'est le français ou l'allemand » (Millikan 2004 : 122).

## Références

- AVICENNE (2018) *Logica*, Texte latin, édition critique de la traduction médiévale par F. Hudry, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, « Sic et Non ».
- BURGE Tyler (2007), *Foundations of Mind*, Oxford, Clarendon Press.
- CARRUTHERS Peter (1996), *Language, Thought and Consciousness, An Essay in Philosophical Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CHANGEUX Jean-Pierre et CONNES Alain (1989), *Matière à Penser*, Paris, Odile Jacob.
- CLARK Andy (1998), « Magic Words : How Language Augments Human Computation », dans Carruthers P. et Boucher J. ( dir.), *Language and Thought : Interdisciplinary Themes*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 162- 83.
- DARWIN Charles (1881), *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, trad. fr. E. Barrier, 3<sup>e</sup> ed., Paris, Reinwald.
- FREGE Gottlob (1882), « Über die wissenschaftliche Berechtigung einer Begriffsschrift », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, n° 81, p. 48-56, reproduit et traduit dans Frege G. (1972), *Conceptual Notation and Related Articles*, T.W. Bynum (dir.), Oxford, Clarendon Press, p. 83-89.
- FREGE Gottlob (1924-25), « Sources of Knowledge of Mathematics and the Mathematical Natural Sciences », dans Frege G. (1979), *Posthumous Writings*, H. Hermes, F. Kambartel & F. Kaulbach (dir.), tr. angl. par P. Long et R. White, Oxford, Blackwell, p. 267-74.
- JACKENDOFF Ray (1996), *Consciousness and the Computational Mind*, Cambridge, Mass., MIT Press/Bradford Books, « Explorations in Cognitive Science ».
- KAPLAN David (1989), « Afterthoughts », dans Almog, J., Perry J. et Wettstein H. (dir.) *Themes from Kaplan*, New York, Oxford University Press, p. 565-614.
- KRIPKE Saul (1980), *Meaning and Necessity*, Oxford, Blackwell.
- LEIBNIZ Gottfried (1765) *Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain*, dans R.E. RASPE (dir.) *Œuvres philosophiques latines et françaises de feu Mr de Leibnitz*, Amsterdam/Leipzig, Jean Schreuder, p. 1-496.
- LOCKE John (1690), *An Essay Concerning Human Understanding*, Londres, Thomas Basset.
- MERLEAU-PONTY Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Idées ».
- MILLIKAN Ruth (2004), *Varieties of Meaning. The 2002 Jean-Nicod Lectures*, Cambridge, Mass., MIT Press/Bradford Books, « The Jean Nicod Lectures ».
- MILLIKAN Ruth (2017), *Beyond Concepts : Unicepts, Language, and Natural Information*, Oxford, Oxford University Press.
- PANACCIO Claude (1999), *Le Discours Intérieur : de Platon à Guillaume d'Ockham*, Paris, Editions du Seuil, « Des Travaux ».
- PEIRCE Charles Sanders (1932-1958), *Collected Papers*, Cambridge, Mass., Belknap Press.
- PUTNAM Hilary (1975), « The Meaning of 'Meaning' », dans ses *Philosophical Papers, vol. 2 : Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 215-7.
- RECANATI François (2012), *Mental Files*, Oxford, Oxford University Press.
- RECANATI François (2016), *Mental Files in Flux*, Oxford, Oxford University Press, « Lines of Thought ».
- SOKAL Alain et BRICMONT Jean (1997), *Impostures Intellectuelles*, Paris, Odile Jacob.
- VYGOTSKI Lev (1934/1997), *Pensée et Langage*, trad. F. Sève, Paris, La Dispute.